

lire des livres, écouter des exposés, c'est-à-dire : augmenter un savoir^{98(*)}.

Quand je pense à "la mathématique", ce n'est sûrement pas à la totalité du **savoir** qu'on peut qualifier de "mathématique", consigné de l'antiquité à nos jours, dans des publications, des preprints ou des manuscrits et correspondances. Même en éliminant les répétitions, ça doit faire sans doute quelques millions de pages de texte compact ; une dizaine de tonnes de bouquins peut-être, ou encore quelques milliers de volumes épais, de quoi remplir une spacieuse bibliothèque : rien de quoi faire bander c'est sûr, bien au contraire ! Parler de "la mathématique" n'a guère de sens que dans le contexte d'une **vision**, d'une **compréhension** - et ce sont là choses essentiellement personnelles, nullement collectives. Il y a autant de "mathématiques" qu'il y a de mathématiciens, dont chacun a d'elle une certaine expérience personnelle, plus ou moins vaste ou limitée, dont un des fruits est sa propre compréhension, sa propre vision de "la mathématique" (celle qu'il a connue), toujours plus ou moins parcellaire. C'est un peu comme "**la** femme", qui peut paraître à certains comme une simple abstraction, ou comme une formule creuse et qui a pourtant une "réalité" profonde, puissante, irrécusable (pour moi au moins), dont chaque femme rencontrée ou connue est une incarnation et représente un aspect ; et la **même** femme dans l'expérience d'un autre représente sans doute encore une autre incarnation, encore un autre aspect.

Mon propos ici n'est nullement de me confronter à la difficulté d' "intégrer" cette vaste multiplicité d'expériences, de compréhensions, de visions de "la mathématique" en une totalité, une unité - et ceci, de plus, en une époque où on assiste (il me semble) à une sorte de "divergence" forcenée de la production mathématique, et où pas un mathématicien sans doute ne peut se flatter de connaître, ne serait ce que dans les grandes lignes, la totalité ou l'essentiel de ce qui a été accompli de substantiel dans notre science. Mon propos était plutôt d'examiner tant soit peu le jeu du yin et du yang dans le **travail** mathématique, c'est à dire aussi, dans la relation du mathématicien (ou de tel mathématicien, à commencer par moi-même) à "la mathématique". La chose examinée est donc "le mathématicien" ou "tel mathématicien" (dans sa relation à la mathématique), plutôt que "la mathématique" elle-même.

18.2.6.3. (c) Désir et rigueur

Note 121 (7 novembre) Au niveau de nos facultés intellectuelles, de la raison, "connaître" une chose, c'est avant toute autre chose, la "**comprendre**". Et dans un travail de découverte qui se place dans ce registre-là de nos facultés, l'élan de connaissance qui anime l'enfant en nous (indépendamment des motivations propres au "moi", au "Patron") est le **désir de comprendre**. C'est peut-être là la principale différence qui distingue la pulsion de connaissance intellectuelle de sa soeur aînée, la pulsion amoureuse. Ce désir de comprendre pré-existe à toute "méthode", scientifique ou autre. Celle-ci est un outil, façonné par le désir pour servir à

^{98(*)} Cette constatation n'est pas contredite par le fait qu'il est bien possible, et même probable, que cette "prise de conscience" (le passage donc au niveau conscient d'une chose perçue dans l'inconscient) a été facilitée par l'existence du consensus freudien, dont j'avais entendu parler sans que ça me fasse vraiment ni chaud ni froid. Un savoir peut favoriser l'éclosion d'une connaissance, mais il est beaucoup plus fréquent, il me semble, qu'il étouffe dans l'oeuf toute velléité d'éclosion - à la manière des "réponses" toutes prêtes qui étouffent dans l'oeuf l'éclosion d'une (bonne) question. . .

C'est une chose remarquable, alors que "tout le monde a entendu parler" tant soit peu du rôle de la pulsion érotique dans la créativité (artistique ou scientifique, disons), qu'il n'en transparaissait trace dans les consensus qui avaient cours dans les milieux dont j'ai fait partie à un moment ou un autre. Pourtant, Il ne manquait pas de faits frappants, qui auraient pu me mettre depuis longtemps la puce à l'oreille. Ainsi, jusqu'il y a trois ans, les périodes de créativité intense dans ma vie, et surtout les périodes de renouvellement intérieur, ont été marquées également par un afflux puissant d'énergie érotique. Néanmoins, mon activité mathématique n'a jamais été accompagnée d'images ou associations érotiques conscientes. Mais je me rappelle avoir été un peu déconcerté, dans les années '50, au cours d'une séance de travail du groupe Bourbaki, par un collègue et ami qui évoquait devant moi, comme la chose la plus courante du monde, une particularité dans son travail mathématique : quand il était arrivé au bout d'un travail difficile, il sentait une envie impérieuse de faire l'amour (avec ou sans partenaire) - et ceci d'autant plus fortement qu'il était plus satisfait de ce qu'il venait de faire.